

H U B E R T H A D D A D

# L'UNIVERS

*Roman*

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA  
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE  
ET D'UN LOUIS »  
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA  
122, boulevard Haussmann  
Paris VIII<sup>e</sup>

*L'Univers* est paru pour la première fois  
en 1999 aux éditions Zulma.

Cet ouvrage est publié avec le concours  
du Conseil régional de Basse-Normandie  
et du Centre régional des Lettres de Basse-Normandie.

ISBN :

978-2-84304-474-8

N° d'édition : 474

Dépôt légal : mars 2009

© Zulma, 2009.

Diffusion : Seuil — Distribution : Volumen  
zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma  
et être régulièrement informé de nos parutions,  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)

Z

[ *a* ]

ABANDON ¶ C'est le premier mot dans une langue perdue pour l'homme qui cherche un appui quelque part. Celui qui conserve une preuve quelconque de sa vie ne connaît pas la vraie désespérance. Des souvenirs, des photographies, quelques témoins et vous êtes riche – tout peut recommencer, serait-ce dans les rêves. Mais je n'ai rien ; on me conteste même la raison. Je suis dans l'abandon suprême de l'irréalité. La décision de réunir tout ce qui peut ressembler à une mémoire m'est venue en traçant quelques mots au hasard sur ce cahier : je n'en comprenais plus le sens. J'ai trouvé un livre heureusement, un vieux dictionnaire culinaire imprégné d'une odeur d'épices et de poisson. On y explique les recettes et l'usage des ingrédients et des ustensiles. Rien qu'à le lire, je me suis dit que les mots étaient gorgés de vie encore. Ce qui m'est arrivé et dont j'ignore la nature exacte m'interdit tout effort intellectuel prolongé. J'ai conservé, je crois, des facultés entières, mais sur une durée réduite qui n'excède guère dix à vingt minutes. Puis tout s'efface et me voilà au même point, sans rien ni quelconque pour me rendre au monde. Désormais, il y aura ce cahier sur la table. Je le rouvrirai forcément. Je reconnaîtrai

mon écriture. Il est plausible que j'en poursuive la rédaction. À la fin, peut-être, les morceaux prendront figure et je saurai qui je suis.

ABCÈS ¶ La lumière dans l'œil est un abcès quand on ne veut plus rien voir.

ABDOMEN ¶ Froisser du bout des doigts un abdomen de femme assez musclé pour sentir le glissement soyeux de la peau sur les fines contractures, presser davantage la ceinture musculaire relâchée en songeant malgré soi aux gestes d'éviscération, à la lame saisie par un poing aveugle, à la folie sanglante, puis revenir à la douceur extrême et déjà somnolente autour de l'ombilic avant de s'effrayer d'une cicatrice au côté droit. L'appendicite s'opère-t-elle au côté droit ?

ABEILLE ¶ Elles vinrent butiner les lèvres de Pindare enfant, dit-on ; mais qui était Pindare ? Un poète, bien sûr, un poète grec du VI<sup>e</sup> siècle antérieur. C'est une chose mystérieuse et terrible que de voir s'écrire la mémoire sur fond d'oubli absolu. Je dis *abeille* et voilà Pindare à la bouche d'or qui me bourdonne des vers redondants aux oreilles :

*D'or, pour rehausser le parvis bien muré de la Chambre.*  
Cela prouve au moins que j'avais des lettres.

ABENIET-RULL ¶ Les noms propres que rien ne rattache sont d'insensés rébus. Est-ce une ville ? un lieu-dit ? Aucune image n'accompagne ces syllabes sinon la couleur

violette et le sentiment d'une perte. J'aimerais savoir de quel pays je viens.

ABERGLAUBE ¶ Un mot bien allemand celui-ci, entendu jadis sur des lèvres de femme ou de jeune fille. Il veut dire absolu, je crois, *tout absolu fictif*. Avec une idée d'obstacle et de superstition. Mais les idées sont-elles réelles ? Rien n'existe que les pierres sur la grève.

ABERRATION ¶ Vivre est sûrement la pire. On parle à mon sujet de conduite aberrante sous prétexte que je refuse parfois de me vêtir et que je me blesse dès que je me sers de couverts. Ne mange-t-on pas avec les mains dans les îles ? La palpation précède naturellement la gustation sans qu'il soit besoin d'instruments glacés. Ainsi connaît-on vraiment ce qu'on avale. Une autre aberration qu'on m'attribue est d'aimer dormir sur le sol, à proximité d'un miroir. Les étoffes m'engloutissent. J'aime sentir la dureté réelle sous moi. Et je ne voudrais pas perdre mon image. Dans l'état où je suis, tout ce qui me parvient à l'esprit pourrait être rangé dans l'espace. Aussi ne puis-je rien affirmer de mes sensations et des bribes de souvenirs que je crois capter. Ce qui me manque le plus : la certitude d'exister. Le temps est peut-être l'aberration suprême.

ABÎME ¶ On en ignore le fond ; c'est l'ignorance du fond qui le crée. Mon crâne est le bord d'un abîme, un œuf couvé par le vide, mais de l'intérieur. Pourtant, il y avait un monde, là ! Et mes amis, où sont-ils ? Qu'importe qui je suis en propre, on peut vivre dans le doute sur sa personne.

Mais je dois retrouver la saveur du temps pour ne pas mourir. À l'abîme s'associent le vertige et la chute : je tombe avec l'univers dans le gouffre de ma tête, vers un point de vide absolu.

ABORA ¶ La montagne Abora, toujours fumante, dominait une spirale d'îles et de récifs.

ABREUVOIR ¶ Creusé en pierre brute dans une cour lumineuse ; une eau vive l'inonde mais je ne vois pas de chevaux.

ABRI ¶ Je me cachais enfant dans des caves, des grottes. Ou un vieil arbre creux assez large pour s'y lover ; un jour je m'y suis endormi en compagnie d'un écureuil. Est-ce un rêve ancien ? Le soir vint et on s'était mis à m'appeler, une voix effrayée, musicale, qui se répandait en échos dans la forêt. Mais quelle forêt ?

ABRICOT ¶ Je l'aimais cueilli à l'arbre et mangé aussitôt malgré l'échelle qui glisse. D'une seule main, je maintiens une cheville délicate comme celle d'un poulain qui vient de naître ; le pouce et l'index la baguent entièrement. Une cheville lumineuse de femme ou d'enfant qui vibre un peu sur un barreau de l'échelle. Ne penser à rien sous l'abricotier, l'œil sur une cheville adorable !

ABSENCE ¶ Personne dans cet exil incompréhensible, pas un visage connu. Il n'est pas possible d'être éloigné à ce point du monde. Toutes mes veines sont ouvertes, mon sang se perd dans la lumière fade. Suis-je un cyclope

aveugle, suis-je Polyphème sans personne ? Rien de pire que l'absence, mais de quoi ? Un enfant mort qui garderait conscience longtemps après la consolation des siens saurait de quoi je parle. Pourtant, cette transparence du ciel et cette palpitation de l'air au-dessus des vagues, tout ce mouvement des nuages et des flots, laissent en moi une forme d'exaltation neutre. Le regard me reste, l'usage de mes sens. Où sont-ils mes amis ? J'avais un endroit quelque part, une maison. Puisqu'on ne veut m'aider ni me croire, et qu'on me prétend fou, dissimulateur, affabulateur même, je ne compterai qu'avec moi-même. L'absence, l'absence, qu'est-ce donc vraiment ? Une maladie de la mémoire, sans doute, quand le présent devient plus vide et glaçant qu'un cadavre aux yeux ouverts. Rien n'existe pour moi ce matin que les pierres sur la grève, les rochers dessinés par le vent et l'arbre seul du chemin.

ABSTRACTION ¶ Tout est abstrait pour l'homme sans passé. J'imagine une grande peinture blanche qu'il faudrait préserver même des regards pour lui conserver son entière abstraction. L'artiste en serait très fier. Il peindrait autrement des têtes tranchées. Ai-je aimé un jour une femme ?

ABSURDE ¶ Comme la beauté d'un ciel d'automne sur la mer quand rien n'explique la douleur d'être là, comme un grain de beauté sur l'œil.

ACCIDENT ¶ Naître est un accident, comme mourir. Je viens de naître à l'instant et j'ai l'intuition d'un accident

plus terrible mais situé hors du temps, hors de ce mensonge partagé qu'est le temps. Que m'est-il arrivé? Qui m'expliquera cette douleur d'être là, oublié de tous, sans repères ni secours? J'ai l'intuition d'un leurre, d'une ruse objective, illusion ou mirage, dont quelque chose m'aurait sorti – un accident! Soudain la fin du monde dans un monde sans fin.

ACCOUCHER ¶ Il n'y a pas que les esprits qu'on accouche, et les montagnes n'allaitent pas toujours les souris. Les hommes, sûrement, ont un utérus caché sous le périnée et des enfantements rêvés par milliers. J'aimerais dire « ma fille » ou « mon petit garçon », mais je n'ai pas d'enfants. Ai-je un enfant?

ADAM ¶ Adam Khadmon. Un premier homme dont nous ne serions que les clones spirituels, les reflets, l'éclatement holographique. Et je suis, moi, comme le dernier homme, l'ultime reflet.

ADIEU ¶ Tout est adieu pour moi. Et c'est une déchirure de chaque instant. Suis-je autre chose qu'un adieu au monde, un adieu indéchiffrable qui m'échappe comme l'eau des mains d'un homme en train de se noyer? Mais il faut que je fasse de cette douleur un passage. Ce mot signifie que la séparation provisoire ou définitive appartient à Dieu, qu'elle est le néant de Dieu. Fondrières de l'oubli! On peut avoir passé une vie ensemble et se croiser sans un regard mille ans plus tard. Il n'y a pas de retrouvailles sans passion. Qui s'interrogeait sur la possibilité d'éprouver un fol



amour, un seul instant, entre deux durées indifférentes ?  
Moi, j'ai aimé l'éternité.

ADRESSE ¶ Quand on m'a découvert sur cette rive, nu et inconscient comme Ulysse, j'étais né presque mort de l'écume. Puis il fallut répondre aux enquêteurs. Donner un nom, une adresse. Qu'est-ce qu'une adresse ? Je leur ai dit : cherchez le bateau ou l'île proche. Pays, région, ville, rue, maison : une formule d'une ligne ou deux permet de repérer le moindre point habité sur la planète. Et la plus petite surface explorée dans l'univers connu. Comment retrouver la saveur des îles perdues ? Peut-être ne suis-je qu'un marin sans attaches.

AFFABULATION ¶ Toutes les fables ont leur morale, même les plus menteuses. Celle du roi et de l'artisan par exemple : après un demi-siècle de pouvoir ludique, l'artisan se lassa de la couronne et brisa son métier, tandis que le vieux monarque passé maître dans son artisanat finit par installer son échoppe au palais. Celle de l'homme sans mémoire contraint de s'inventer des dieux et une mère. Il est probable que la vérité laisse muet, sans invention, ni désir de se justifier. J'aimerais écrire un jour la fable amoral de la vérité.

ÂGE ¶ Époques de la vie, âge d'or, âge de fer. On me donne entre quarante et cinquante ans. Je ne saurais dire où ni comment me sont venus ces cheveux blancs. Toutefois, à bien y réfléchir, tout est simple et même d'une banalité universelle : je suis né, j'ai vécu, puis le temps m'a rattrapé sans que je comprenne ce qui m'arrive. Il n'est pas possible

de surgir de rien à mon âge. J'étais nu et transi sur la grève, comme engendré par les vagues. On n'abandonne pas un homme à la mer sans lui donner au moins une barque ou un gilet de sauvetage. Privé de regard amical sur moi, j'ai l'impression d'être tour à tour très vieux et presque un enfant. Sans identité, je n'ai pas d'âge.

AGONIE ¶ Meurt-on jamais sur le coup ? Il y a des agonies éclair réservées pour les foudroyés en tout genre. Le temps soudain se dilate et laisse place au déroulement entier de la mémoire. Je devrais me jeter du haut de la falaise de grès bleu, visible sur la corniche, pour connaître enfin le fond de mon existence, au lieu de laisser couler cette encre comme le sang d'une veine déchirée. La vie entière est une agonie, travaillée de fièvres et de sueurs froides, pour l'homme accidenté qui scrute sans fin les cieux.

AINE ¶ Au creux du ventre et de la hanche s'attache la cuisse, dans l'angle du pubis, cette pliure si tendre entre muscles et crin. Le désir est niché là comme le sommeil. Une artère y bat doucement, brûlante sous la bouche. On pourrait s'égarer vers d'autres replis, mais le grain trop fragile de la peau, jonction de satin et de laine cordée, arrête l'œil ou la joue. On n'y voit guère de cicatrices : une blessure serait mortelle. Les obsessions sont des souvenirs oubliés. J'ai dû connaître l'aine du monde.

AISSELLE ¶ Autre endroit bouleversant du corps. Découverte, l'aisselle rasée ou non accueille l'amant dans une moiteur de sommeil. Des ressources de désir y sont

cachées. Toute la bête sue par là ; l'odeur y est si intense qu'on n'y peut mettre les lèvres sans en garder longtemps le poivre. Autrefois, la pointe de la dague ou de l'épée cherchait le cœur sous l'aisselle gauche : la peau y est si fine qu'on le verrait presque battre.

ALBATROS ¶ Un peu myope, je les regarde passer sur le littoral comme des archanges aux ailes cassées. Leur vol d'une lenteur accablante évoque l'attente au pied d'une tour, sorte de donjon coiffé d'oriflammes. Ou plutôt au pied d'un phare. Le phare d'Aigremore ! Ce nom me revient avec son odeur de charbon pilé, mais je n'ai plus la place pour le mettre avant l'*aine*. Le grand charognard des mers me sauvera-t-il des abysses ? Le phare d'Aigremore ne quittera plus ces pages ni cette tête en tout cas : je tiens enfin un pieu en terre !

ALBINOS ¶ Sans mélanine, y aurait-il des peintres et cette nuance de bleu à l'horizon ? Mais c'est dans l'œil que tout se passe. Il n'y a pas de monde albinos. Les couleurs qui font les parures naturelles et autres faux-semblants ne sont qu'une ruse d'œil à œil. À cette pointe sensitive, la nature s'invente un carnaval volcanique d'organismes en chasse carnassière et amoureuse. Même au plus profond des abysses, faune et flore ne souffrent pas d'albinisme. Les couleurs explosent dans le noir absolu... J'ai connu un nègre-pie sur un bateau ! Voilà où le mot m'emmenait. L'homme était décoloré par endroits : la moitié gauche du visage, la poitrine et une cuisse. Comme une statue balayée par un phare dans la nuit.

ALCHIMIE ¶ Soufre et mercure s'équilibrent dans le sel, comme l'homme et la femme dans l'amour. Des IX opérations magistrales, je ne me souviens que des deux premières, la calcination qui éteint les désirs et la putréfaction qui sépare les éléments. Tout est vivant, paraît-il, tout est signe actif et vibration dans le calcul infini. Et moi je désespère de trouver le moindre sens à ma vie, face aux siècles à venir. Le bourdonnement de la méditation m'apportera-t-il au moins la paix ? Manque pour cela le sel du baptême, la nourriture incorruptible donnant leurs formes aux apparences. C'est le produit d'une rare chrysopée que le silence. Atteindrai-je jamais le soleil de la mémoire !

ALCIBIADE ¶ L'élève favori de Socrate fut cause de la ruine d'Athènes et de la chute de Périclès. Preuve que la sagesse ne s'enseigne qu'aux sages. Selon la légende, il coupa la queue de son chien pour se faire remarquer. Bien des gens ont dû appeler leur caniche Alcibiade.

ALCOOL ¶ Les papilles et le foie gardent le goût des choses, plus que l'esprit humain. J'ai soif de vodka verte mais je n'ai droit qu'à l'eau plate des curistes.

ALMANACH ¶ « Voici l'almanach véridique de mon existence. » Où ai-je lu ça ? Étais-je comédien ? Une suite me vient juste à propos : « Je suis en ce monde comme une goutte d'eau à la recherche d'une autre goutte dans l'océan. » La réalité se perd en étrangetés, devient semblable à un album en effet, un almanach illustré de

vignettes, telle cette mouette sous un nuage dessiné de main d'enfant, ou encore, là-bas, ce navire qui bascule dans la nuit.

ALOUETTE ¶ Elle non plus ne niche pas dans les arbres. On la chasse au miroir, voilà ce que j'en sais. Le nœud de tête de mort s'appelle aussi nœud d'alouette en termes de marine, pour retenir les bouts à la pointe d'un cul-de-porc. Décidément, la mer sans âme est mon miroir ! Et j'en reste captif. Serais-je un navigateur tombé par-dessus bord, quartier-maître tyrannique qu'un matelot aurait poussé ? Mais nous ne sommes plus au temps des goélettes et des caravelles ; d'énormes tankers entièrement informatisés traversent aujourd'hui les océans avec des équipes réduites de techniciens et quelques manœuvres illettrés. Mémoire, gentille mémoire, mémoire je te plumerai...

ALPHABET ¶ Mon avenir dépend de l'agencement de vingt-six lettres. Ce dictionnaire mélancolique ne sera peut-être qu'un lexique du néant, un petit glossaire des gouffres, mais j'aurai tenté les retrouvailles d'un monde perdu de la seule façon concevable pour moi qui n'ai plus ni centre ni parties. Ce que j'appréhende : un mélange obtus de concepts et d'images. Se repérer là-dedans. Un mot me renverra à un autre ; les choses se lieront objectivement, selon l'ordre alphabétique qui me permettra, malgré les lésions ou l'égarement, de revenir à ce savoir. Ce cahier sera donc une sorte de conquête du dedans par le dehors. J'arracherai de cette confusion une figure peu à peu, les contours d'une figure ; et j'accoucherai enfin de

moi-même. Oui, je serai mon propre Pygmalion. Mais je n'en suis qu'à la première lettre et rien ne se montre encore, hormis l'essaim des mots négligés : *adultère, abstinence, adversité...* *Alcyon*, bel oiseau du sommeil qui bâtit son nid sur mer de demoiselle !

ALTMÜHL ¶ Une rivière ou un fleuve, il y a longtemps. Je m'y serais souvent baigné, enfin j'aimerais le croire. Pas d'autres solutions que de multiplier les associations spontanées jusqu'à nouvel ordre. On n'imagine que ce qui est trop réel. Et je vois jaillir un bloc de mercure entre l'ombre dressée des résineux. Une forêt en terre froide cache bien des légendes. L'Altmühl est ce miroir d'encre où se noient tous les mots.

AMAN ¶ Le ministre aux crécelles qui persécuta la princesse juive et son peuple ne m'a guère épargné cette nuit. Des nuées de pies me criaillaient son nom dans un rêve babylonien. Est-ce taire un secret que d'en révéler un autre ? Une femme est au centre de mes soupçons.

AMANDIER ¶ Au pied de l'amandier se trouve Luz, la cité d'immortalité. Elle représente le corps des saints, la virginité de Marie. Et la vulve chez les Indiens. Selon un proverbe, il faut casser le noyau pour l'avoir. Rien de plus beau que ces rosacées en fleur dans l'explosion du printemps. Quel ordre mettre entre les symboles et les icônes ? Promesses et branches fleuries ont un même parfum dans mon souvenir.

AMANT ¶ J'ai aimé une femme un jour, absolument, désespérément. Mais c'était en une autre vie ! Je dois travailler à son évasion car elle est prisonnière de l'autre côté. Peut-être me recherche-t-elle à sa façon, elle aussi. Comment douterais-je d'elle plus que de moi ? Intolérable impression d'un mur de cyclope entre nous, un mur d'espace-temps semblable à la Voie lactée. Je suis l'amant d'une pensée. Mais le désir est absent, le désir est l'absence même. Je devrais cracher tous ces médicaments et forcer la porte. Aller rejoindre les fous de Bassan sur la grève. Me baigner nu, crier « je t'aime » face au vent et me branler dans l'écume. L'amant de nul corps cherche un visage entre vagues et nuées.

AMAZONE ¶ Il n'y a pas d'équivalent masculin de l'amazone et chaque femme peut un jour se brûler le sein droit pour mieux tendre un arc meurtrier sur l'homme ou l'enfant mâle. Mais c'est un océan d'eau douce aussi, et un oiseau à nuque d'or ou à joues bleues, du genre perroquet.

AMBROISIE ¶ Donne-t-elle l'immortalité aux dieux ou est-ce parce que ceux-ci la boivent qu'on lui attribue ses vertus ? Destins trempés d'ambroisie et de bile de volaille ! J'en ai bu une pleine rasade par une nuit d'orage, comme si j'avalais la foudre à même le ciel !

ÂME ¶ Si j'ai perdu l'âme où est l'amulette ? Dans la désuétude des mots anciens, je cherche un sens nouveau qui éclaire cette fin de parcours. L'âme, c'est tout ce qui nous entoure, le souffle et le sang, la sagesse et le rut, et même ces

mouche dans le ciel d'automne. Et tout cela me parle d'irréparable. Quel oubli atroce m'habite ! Ce n'est certes pas l'ambrosie que j'ai bue, mais un philtre de Circé. Les pourceaux m'entourent ! Je dois me calmer, réfléchir, relire ce cahier du début par exemple. Pourquoi un abreuvoir en pierre brute ou une rivière sous les futaies ? Et le sinistre Aman, que vient-il faire entre l'amant et l'amandier ? L'amant d'Esther aimait peut-être les amandes amères. En vérité, je ne vois que la reine de Suse pour chanter les psaumes : *Connaîtra-t-on tes merveilles dans les ténèbres, et ta justice dans le pays de l'oubli...* L'âme, c'est l'endroit de notre exil, la douleur du jaloux dans sa solitude ou la fièvre du moribond qui considère sa vie comme une mauvaise dent sous la tenaille. J'habitais un village en Bavière, au bord d'une rivière, et parmi les forêts. Le clocher domine à peine les cimes ; parfois la neige atteint les étoiles. Il faut creuser, comprendre. L'âme est sans doute le prix du sommeil. Pour Pythagore : un Nombre dans son propre mouvement. Pour Platon : une essence se mouvant elle-même. Nephesh ou Psyché, il ne faut pas manger le sang ! *Car l'âme de toute chair, c'est son sang.* Je me souviens d'un chien de géhenne léchant une flaque noire dans l'arrière-cour d'une boucherie. Un vent chaud nous traverse, il nous soulève comme la poussière du chemin. Être pour disparaître !

AMI ¶ J'ai eu un ami très proche, un véritable frère, et c'est une particularité du mal qui me frappe de le savoir sans être capable de lui donner un nom et un visage. Je l'appellerai Lami, pour l'heure. Je crois bien qu'il m'a



sauvé d'une mort certaine. Était-ce la nuit de la Sainte-Ambroisie ?

AMOUR ¶ Les mots, même les plus rares, sont forcément des lieux communs. On pourrait inventer un glossaire du paradoxe et de l'exception avec en place du mot *amour* la parade meurtrière des mantes religieuses et de certaines punaises qui copulent en se poignant la chitine du dos. Si j'espérais réellement avancer dans mes recherches, je conformerais mon attente à la vie ordinaire, aux banalités vécues, à tout ce que le passé recèle de fosses communes. Ainsi ai-je dû aimer comme l'infinité qui me précède et sans doute est-ce cette très vénérable similitude qui donne par contraste le sentiment de vivre une réalité unique. Amour, je songe à toi à chaque seconde de ma grande stupeur, mais comment te décrire ? Avec la cohérence des fins et des moyens, j'ai perdu l'usage des descriptions. Je saurais certes esquisser le tableau qui à cet instant m'entourne. Écrire le présent, n'est-ce pas le vivre ? Mais hier s'enfonce dans l'hypothétique et naguère équivaut pour moi à jadis. Dans ce désordre, les doigts moites sur mon cahier, je m'arrête devant le mot *amour* avec un espoir insensé. Le philtre de Tristan et Yseult dure-t-il par-delà la vie ? Une idée absurde me vient : écrire un livre pour ramener au monde l'être perdu, pour le ramener réellement. Un livre, en somme, pour inventer la réalité. Tout en lui devrait avoir l'étoffe inimitable des sensations. À vrai dire, il serait cette étoffe même à force d'intensité et de style. Mais il faudrait d'abord recouvrer une mémoire si entière que seul un dieu pût en risquer l'usage sans coup de

sang. Pour le compte, je n'écris là que le dictionnaire d'une réalité perdue. Et qu'ai-je mis à l'article *amour* ?

ANDABATE ¶ Gladiateur à cheval auquel on bandait les yeux. C'est moi dans la mémoire ennemie. Ma monture est alerte et mon arme porte, mais je dois frapper à l'aveuglette tout ce qui affleure et bouge autour de moi.

ANDROGYNE ¶ Les amoureux de Platon s'émerveillent de leurs cicatrices jusqu'à même en jouir. Ce n'est pas de la femme qu'on s'effraie, elle n'existe pas plus que l'homme intégral. L'androgynie rituel à notre image, si bien castré entre ciel et terre, entre Ouranos et Gaïa... Depuis mon réveil sur ces bords, je ne suis plus ni homme ni femme. Je contemple la blessure du large avec cette douleur au côté qui doit remonter à l'extraction d'Ève.

ANDROMÈDE ¶ Galaxie *voisine* de la Voie lactée, distante d'environ deux millions d'années-lumière. À peine une cicatrice sur le genou de la constellation éponyme. Un automate supergalactique en fonction programmée depuis la nébuleuse d'Andromède (*celle qui dirige les hommes*) pourrait-il gérer à retardement le temps humain, je veux dire : l'histoire de l'humanité ?

ANÉMONE DES PRÉS ¶ Une légende prétend qu'elle empoisonne le vent et provoque ainsi les pires maladies. Une méchante femme du village en garnissait les pages des missels. J'ai connu une Anémone Duprez qui n'avait rien à voir avec cette sorcière. Peut-être dans cet Abeniet-Rull

ou sur les bords bientôt atteints de l'Altmühl ? Cela concerne une époque encore trouble à mon esprit mais certes incontestable, déchirée de guerres et autres carnages. Aujourd'hui, même dans un pré, je ne saurais reconnaître l'anémone du pavot ou de la violette.

ANGE ¶ Connaissez-vous les anges des jours ? Michaël le dimanche, Gabriel le lundi, Samaël le mardi, Raphaël le mercredi, Sachiel le jeudi, Annaël le vendredi, Caffiel le samedi. Endormi sous un laurier, j'ai rêvé de l'avenir. Faut-il qu'il soit plus lourd que l'air, ce messager de l'éternité, pour l'affubler d'ailes comme une vulgaire oie ? Les bossus ne sont pas tous des anges incognito. J'ai en tête un pauvre homme déhanché, comme Jacob après la fameuse lutte, et plus tordu qu'un dromadaire accroupi. Cette histoire d'ange ne m'est pas revenue à l'esprit par hasard. J'ai dû croiser un bossu angélique qui répondait au nom de Jacob. Séraphins, Chérubins, Trônes..., les neuf hiérarchies de la lumière enveloppent de myriades explosives l'Ancien des Jours. Cette imagerie illustrerait assez joliment les secrets de la matière. Zèle de la lumière au-delà de toute célérité, l'ange communique avec le haut et le bas, l'origine et la fin, puisqu'il n'est autre que le lien d'interaction, l'analogie concrète, le graviton et le gluon ! Mais je m'égare délibérément pour éprouver mon ignorance. Si tel était l'intercesseur de l'inconnu, l'entremetteur du mystère, tout serait tapissé d'aigrettes, depuis les glacis d'étoiles jusqu'au souffle glacé des forêts ; nous porterions sur chaque parcelle de l'univers le même regard étonné – comme si allait y battre soudain l'aile de l'ange.

ANGOISSE ¶ J'ai connu un homme qui ne souffrait jamais de ce phénomène bulbaire et qui s'appelait Angor. Qui disait que la conscience n'est que de « l'angoisse sociale » ?

ANIMAL ¶ Une baleine à bosse s'est échouée cette nuit sur la grève, une femelle longue de dix mètres et pesant ses quinze tonnes. J'en aperçois les contours grisâtres depuis ma fenêtre. Des gens s'agitent alentour, sur fond de mer blanche. Vont-ils la dépecer ? Non, ils l'arrosent d'eau de mer avec toutes sortes de récipients. Le cétacé vit donc encore. Sa masse doit l'étouffer dans l'air ténu : il faudrait l'encorder et le remettre à flot, mais la houle est trop forte. C'est à une encablure de là, sous les falaises de grès, qu'on m'a retrouvé, voici je ne sais combien de semaines ou de mois. Je devais être à peu près dans la même posture que cette baleine, un animal rejeté par la mer qui ouvre un œil humide sur le ciel. Qu'a-t-il pu m'arriver ? Les blessures superficielles sur mes jambes et mes avant-bras étaient blanchies par le sel. J'en ignore toujours la cause. Cravache ou ronces, supputeront mes sauveteurs : rixe d'ivrognes ou fuite éperdue dans quelque jungle.

ANNEAU ¶ Je n'avais pas même une alliance à l'annulaire. C'est la première chose que je vérifiai à mon réveil : la nudité de mes mains. On devrait pouvoir décliner son identité de tels réflexes. J'avais ramassé une telle bague passée sous la chenille d'un blindé et tordue en ruban de Möbius : une surface unique à deux dimensions avec un seul bord. C'est la forme que prend l'esprit : une torsion sans limite entre dehors et dedans.

ANNÉE DE LUMIÈRE ¶ Dix mille milliards de kilomètres pour une année-lumière, voilà une connaissance utile dans mon état (une année julienne égalant 31 557 600 secondes et le *parsec*, le parallaxe-seconde, valant 3,261 564 années-lumière à mon souvenir). Un pilote de ligne parcourt à peine la distance de quatre ou cinq secondes de lumière en une vie. Ce n'est pas la mémoire qui manque, mais les connexions. On a dû me laminer le corps calleux... Ai-je déjà emprunté un vaisseau spatial ?

ANOREXIE ¶ Les tortionnaires des cuisines et des salles à manger. Ils veulent nous engrosser du matin au soir. L'alimentation, manière de viol informe à récides. Cette espèce de phallus cadavéreux qu'on vous enfonce dans la gorge, on s'en délivre par des convulsions. J'ai vu de mes yeux un squelette boulimique qui laissait tout fuir entre ses côtes. La jeune fille vomissait sur mon sexe, non par dégoût, plutôt pour ne pas grossir.

ANTIMATIÈRE ¶ Depuis les années cinquante à Berkeley, les accélérateurs produisent des antiélectrons, des anti-neutrons en quantité et même des antiatomes d'hydrogène ces dernières années (il s'agit maintenant de les ralentir afin d'étudier leurs propriétés spectroscopiques et gravitationnelles). Mais les plus puissants spectroscopes à ultraviolets en quête d'antigalaxies restent bredouilles. Certains prétendent que l'univers serait dépourvu de la moindre antiparticule, le choix de la matière étant né de la résorption de l'antimatière à l'instant du Big Bang qui vit naître l'une et l'autre, comme si l'équilibre du néant s'était

concentré tout à coup en un point instable. Les flux cosmiques de lumière Cerenkov, ces flashes d'ultraviolets de quelques nanosecondes attendus au contact de l'atmosphère terrestre, n'impressionnent guère les détecteurs. Quelques antiprotons captés à coups de millions de dollars par d'énormes aimants feront-ils oublier que la lumière est sa propre négation, que le photon est simultanément antiphoton ? L'incendie de l'univers n'a pas d'ombre. Une infime différence entre les interactions concrétise son origine : il suffit d'un signe à peine, simple brisure de symétrie. La particule en contact avec son antiparticule s'annihile, on le sait, l'intégralité de sa masse se convertissant en énergie. Si on pouvait stocker l'antimatière dans la soute à charbon, l'âge de l'uranium où nous sommes encore se confondrait presque avec l'âge de pierre. Vive les voyages intergalactiques ! On mettrait au point des centrales et des transformateurs intégrés avec risque d'effacement local ou généralisé. Le néant serait un accident de fonctionnement, sans autre dommage. Mais j'ai oublié toutes les équations. Les mots que j'emploie ont-ils toujours un sens ? Aux frontières de l'univers, l'invisible est la clé.

**APOCALYPSE ¶** L'enlèvement du voile est-il si terrible ? Combien de faussaires de la mise à nu ! Et toujours ces coupes et ces trompettes, ces chevaux de guerre, ces étoiles filantes ! On peut frôler de près la fin du monde et même en avoir connu à titre individuel une certaine version toute provisoire. Les rescapés d'Armageddon peuplent les hôpitaux psychiatriques.